

L'enseignement de la littérature yoruba

Peu de langues africaines sont aujourd'hui utilisées comme véhicules de l'enseignement au niveau supérieur. Dans le grand découpage colonial du monde, qui continue à régler malheureusement encore en grande partie nos humanités, seules comptent les grandes langues de civilisation ; les langues « orientales » sont, à l'exception du chinois mandarin, du japonais, de l'indonésien et de l'arabe, trop souvent encore des objets de musée ; quant aux langues africaines, leur intérêt est de témoigner des cultures orales, ou de servir de matériau à des phonologues en mal de phonèmes. Que de telles langues puissent servir de véhicule imprimé à une expérience contemporaine est peu connu et souvent mal compris. Aucun ouvrage produit et écrit dans une telle langue par un sujet historique contemporain, n'a été, à l'exception du « Chaka » de T. Mofolo, traduit en français au vingtième siècle ; or un récent ouvrage d'A. Gérard montre l'importance de ce type de production qui échappe au stéréotype de l'équation trop souvent établie : Afrique égale oral, Europe égale imprimé.

L'attitude coloniale à l'égard de la diffusion des langues locales ne peut pas se résumer à l'opposition entre une attitude française, hostile à ces langues, et une attitude britannique qui leur aurait été favorable. Il a existé, et il existe toujours de fait, une anglomanie très efficace : si, au Nigéria par exemple, les deux premières années de scolarisation se faisaient, là où existaient des grammaires, dans les langues locales, le reste se faisait en anglais. Ce n'était pas le culte de la langue de Descartes, mais celui de la langue de Shakespeare et de Lugard ! La promotion des langues africaines a donc été, au Nigéria notamment, une lutte entreprise par des nationalistes culturels et

pas seulement un trait de la politique coloniale.

Les résultats de cette promotion ont varié selon les régions, mais nous voudrions présenter ici quelques éléments d'analyse et d'évaluation de l'état de l'enseignement de la littérature yoruba, au Nigéria, en 1983, ainsi que les quelques réflexions prospectives que suggère cette situation.

Enseignement de la langue yoruba

Le document officiel qui définit en 1981 la politique fédérale d'éducation déclare à la page 9 qu'il est « de l'intérêt de l'unité nationale que chacun apprenne, en plus de sa langue maternelle, l'une des trois principales langues, l'ibo, le haoussa, et le yoruba ».

A cet effet des enseignements de langues nigériennes sont prévus dans les programmes de lycées. Ces efforts ont un objectif : le succès au West African School Certificate, qui est le baccalauréat africain anglophone, et qui donne accès, après une sélection très dure, aux universités. Tout l'avenir universitaire d'un candidat est suspendu à l'obtention du Wasc, avec le niveau A, c'est-à-dire avancé. Il est donc clair que les matières qui n'entrent pas dans les programmes des options possibles pour le niveau A ne seront pas choisies par les meilleurs élèves et n'ont que peu de chances de se développer.

Qu'en est-il des langues nigériennes ? Le programme 1983 du Wasc, qui est, rappelons-le, administré de la Gambie au Nigéria, en passant par le Libéria et le Ghana, établit une distinction entre les langues admises au niveau ordinaire et les langues admises au niveau avancé. Au niveau ordinaire, nous trouvons quatre langues ghanéennes et cinq langues nigériennes, dont évidemment nos trois langues prin-

cipales. Au niveau avancé, nous ne trouvons plus que deux langues ghanéennes et nos trois langues nigériennes principales. Cette présence est un fait nouveau par rapport aux années soixante. La possibilité de présenter une langue nigérienne au niveau avancé du Wasc a longtemps été une revendication des éducateurs yoruba, mais elle n'a été satisfaite qu'au milieu des années soixante-dix. Cette victoire a permis d'assurer la continuité du recrutement d'étudiants de qualité ; ce n'est qu'en 1969 qu'est sorti de l'Université d'Ibadan le premier titulaire d'une licence complète en yoruba. L'enseignement de la langue et de la littérature yoruba en yoruba, qui a commencé à Ibadan, est aujourd'hui présent dans les trois universités de l'ouest du pays. Le yoruba devient donc le véhicule d'un enseignement supérieur et des promotions de licenciés et de maîtres peuvent gagner les lycées pour enseigner une des matières du niveau avancé du Wasc. Le panorama rapide que je viens de brosser ne serait pas complet si je ne mentionnais pas que la langue et la littérature yoruba seront enseignées dans notre pays, à compter de 1985, suivant les termes d'un accord récemment conclu entre l'Université d'Ifé et l'Inalco.

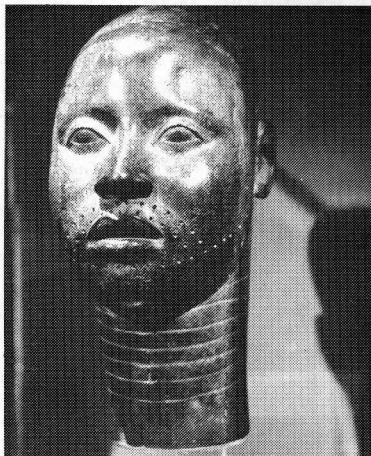
Le système d'éducation nigérien, tel qu'il a été organisé en 1951, ne faisait pas de place officielle aux langues nigériennes, et en ce sens était bien fidèle à l'esprit qui animait ses voisins francophones. En 1978 encore, comme le remarque justement l'auteur d'une étude sur un quart de siècle d'enseignement du yoruba, M. Awóniyi, la langue africaine n'est au Nigéria nulle part obligatoire, sauf dans les deux premières années de la scolarité, et en fait surtout la première année, faute de mieux pourrait-on dire, puisque l'anglais intervient très vite comme matière puis comme véhicule de l'enseignement, dès le courant de la deuxième année.

Yoruba au Nigéria : statut et perspectives

Pourtant la situation du yoruba s'est considérablement améliorée pendant ces mêmes années. Le droit d'être une option au niveau avancé du Wasc n'est pas seulement symbolique : par rapport à l'anglais, qui est obligatoire, au niveau ordinaire, où figurait déjà le yoruba, de 1960 à 1969, deux étudiants sur trois choisissaient le yoruba.

Cette promotion est le résultat du travail de groupes d'intellectuels contemporains que l'on peut, me semble-t-il, qualifier à juste titre de nationalistes culturels. Ce travail, il est vrai s'appuie sur une longue tradition d'études linguistiques, menées par les Yoruba eux-mêmes. La première grammaire et le premier dictionnaire sont l'œuvre de Samuel Crowther, qui était yoruba et s'appelait Ajayi, et sont parus à Londres en 1852. Dès 1875 une conférence tenue à Lagos s'entendait sur les principes d'une graphie standard du yoruba. Certes, aujourd'hui, plus d'un siècle après, il subsiste quelques problèmes, mais ils sont mineurs par rapport à ce qui a été accompli : la disponibilité d'une graphie de référence pour les imprimeurs, depuis plus d'un siècle, est un fait important.

Les problèmes essentiels ont été posés et résolus pratiquement : ainsi les tons ne sont que rarement notés. Or la variante de référence s'appuie sur le dialecte d'Oyo, mais les variations dialectales affectent les structures tonales, d'où la possibilité de nombreux contre-sens. Ecrire sans noter les tons présuppose une communauté homogène de locuteurs, tous capables, en quelque sorte de compléter la partition graphique, capables de tonaliser le yoruba, mais sans l'aide de signes diacritiques. Or il n'est pas souhaitable pour le rayonnement international, donc en partie pour le prestige national, que des non yoruba aient trop de difficultés à déchiffrer les textes imprimés. Le problème se pose aussi pour les lo-



Yoruba tête — Musée d'Ifé

cuteurs yoruba, comme le remarquait D.O. Fágúnwà, que nous retrouverons comme romancier, mais qui pendant longtemps était responsable de l'enseignement de la langue au niveau primaire : « *Mon expérience m'a montré, écrivait-il que quatre-vingt-dix pour cent des élèves ne maîtrisent pas les problèmes posés sur les tons* » (Fágúnwà : 1958).

Le débat sur les questions de graphie existe toujours, mais il n'a pas entravé la production de nombreux textes ; comme le notait ce même Fágúnwà : « *Une fois l'enfant en sixième son intérêt pour la langue vernaculaire (sic) va s'évanouir parce que celle-ci ne figure pas parmi les sujets d'examen (nous étions en 1958, et la situation a changé). Ce moment est donc crucial et il faut offrir à l'enfant des livres intéressants. Un roman bien écrit doit être utilisé. Il y a toujours quelque chose de fascinant dans un roman. Vous commencez à le lire et vous avez envie d'aller jusqu'au bout...* » (Fágúnwà : 1958, p.7)

On ne saurait mieux dire et mieux définir la motivation qui pousse les écrivains et en particulier les romanciers yoruba : garder à la langue un public de lecteurs fidèles. Cette étroite imbrication entre les professeurs de langue et les écrivains est évidemment caractéristique des situations

de domination linguistique, où la défense et l'illustration de la langue doivent aller de conserve.

Littérature yoruba écrite

Le développement de la littérature imprimée en yoruba a donc en partie, mais en partie seulement, puisque nous savons l'ancienneté de la langue écrite, suivi celui de l'enseignement de la langue.

Depuis une vingtaine d'années les deux mouvements sont intimement liés. A. Bamgbose, actuel président de la Société des études yoruba définissait très clairement ce fait, lors d'un séminaire tenu à Ifé en 1968 : « *le noyau de l'enseignement du yoruba doit être l'enseignement intégré de la littérature et de la langue* » (Bamgbose : 1982, p.2). Le point de vue fonctionnaliste est ici en parfait accord avec les visées pédagogiques : « *la littérature, nous dit-il plus loin, n'est que l'usage créateur de la langue et tous les énoncés littéraires procèdent d'une connaissance des textes* » (Bamgbose : 1978, p.2). On ne saurait mieux définir la nécessité de mise en œuvre d'une tradition vivante. Le programme du Wasc est tout entier contenu dans les principes définis en 1968. Il distingue entre la littérature traditionnelle, c'est-à-dire les textes recueillis et édités, et la littérature moderne, c'est-à-dire les textes dont l'auteur est un sujet historique individualisé, signataire de son propre texte écrit. A l'intérieur de ces deux grandes catégories se trouvent plusieurs subdivisions. La littérature traditionnelle est divisée en prose — recueils de contes et de proverbes — et poésie panégyriques : oriki, ijàlà, ofò, rará.

Dans la littérature moderne les divisions sont : la prose, qui comprend les romans, notamment ceux de Fágúnwà ou d'Akin isola ; la poésie écrite ; le théâtre où nous relevons au programme de 1983 la

transcription des spectacles d'abord oraux de Duro Ladipo.

Chaque année les élèves qui s'inscrivent pour le yoruba au niveau A du Wasc doivent répondre, en yoruba, à des questions sur les auteurs du programme. L'accent est mis, suivant les recommandations officielles, sur la capacité à écrire et à analyser la littérature dans la langue, et non sur la traduction. C'est là un point de vue tout à fait sain ; il a pour inconvénient, à nos yeux – mais c'est au fond sans importance ! – de décourager les traducteurs, privés de marché, et de laisser les chercheurs dans notre genre qui n'ont qu'une connaissance toute théorique du yoruba, dans l'incapacité de mieux connaître les textes. Il existe cependant quelques traductions de textes récents, parfois en manuscrit ; citons ici celles sur lesquelles nous appuyons nos propos : la traduction par Wole Soyinka du premier roman de D.O. Fágúnwà, **Ògbòjú Ode ninú Igbó Irúnmalè** ; une traduction inédite conservée à la SOAS et faite par l'auteur lui-même (D.O. Fágúnwà) de son dernier roman, **Aodiitú Olodumare** ; une traduction de la pièce de Duro Ladipo, **Oba Kòso**, faite par R. Armstrong dans l'édition qu'il a procurée du texte, pour le compte de l'Institut d'études africaines de l'Université d'Ibadan ; enfin une traduction inédite, en français, de la pièce d'Akín sòlà, **Efunsetan Aniwurà**. A ces textes, j'ajouterai les entretiens que j'ai pu avoir avec Akín sòlà, professeur, critique, romancier et dramaturge et avec Abébayò Faléti, poète romancier et dramaturge, et dont la maîtrise est reconnue de tous. Il est donc possible de se faire une idée générale, au sens où Etiemble entendait la littérature générale, d'une production littéraire tout à fait originale, largement insérée dans le tissu scolaire, et présentant des garanties d'authenticité africaine difficilement récusables. Entendons-nous bien : je ne souhaite pas ici broser un tableau d'ensemble de la littérature yoruba : Albert Gérard l'a déjà fait et nous pouvons nous reporter à ses travaux (Gérard : 1981). Je souhaite simplement réfléchir sur les œuvres au programme, suggérer quelques interrogations sur la façon dont elles

traitent leur sujet, avant de poser la question de l'institutionnalisation de la littérature yoruba.

Le roman de D.O. Fágúnwà, **Ògbòjú Ode ninú Igbó Irúnmalè**, est le premier roman écrit par un Nigérian. Publié par une presse missionnaire en 1938, il sera repris par les éditions Nelson et deviendra un succès dans les années cinquante. Je prendrai cependant ici comme exemple **Aodtú Olódumare** (le plan mystérieux du Tout-Puissant). Le livre est dédié à O. Awoowo, qui était, à l'époque de la publication, premier ministre de la région Ouest du Nigéria. La préface nous apprend que le livre s'adresse : « *aux jeunes gens et aux jeunes filles capables de lire, avec quelque jugement. Il est aussi écrit pour être utilisé dans les écoles avec mes livres précédents* ». Si le public est bien « ciblé » comme public scolaire, n'en déduisons pas que la lecture est ennuyeuse. Les romans de Fágúnwà se ressemblent tous et pourtant surprennent toujours. La technique de la narration à tiroir, typique des contes orientaux lui réussit fort bien. Dans **Aodtú Olódumare** après nous avoir conté les malheurs de l'enfance du héros, l'auteur agrmente sa narration de l'échange de lettres entre Aodiitú et Iyunade, l'élue de son cœur. Les efforts du riche Aodiitú pour séduire Iyunade, qui a la plume aussi bien pendue que la langue, composent un petit roman épistolaire fort bien conduit et très drôle. Aodiitú en arrive à ses fins et le mariage des deux héros est l'occasion d'une fête où figurent conteurs et danseurs masqués.

« *Pendant sept jours la foule s'est pressée au village pour écouter les contes et les méditations sur le caractère des hommes. Vous venez d'entendre ce qui s'est passé pendant trois jours. Vous entendrez le reste dans un autre livre. Je n'ai plus de place pour continuer mon récit...* »

Fágúnwà utilise donc les recettes du conteur au service d'une verve et d'une finesse psychologique très propre à un certain type de romanesque. Son monde est un univers de fantaisie : les forêts et les villages sont peuplés de monstres et de démons, mais dans **Aodtú Olódumare** qui est son dernier roman, un certain changement du décor ro-

manesque est évident : les personnages font des testaments, datés 1958, se livrent à des spéculations immobilières, et vivent dans un monde urbain contemporain. Certes le sens moral ne se perd pas et nous devons toujours garder à l'esprit l'injonction qu'il nous adresse dans son premier roman de 20 ans antérieur :

« *Même si vous êtes docteur, ne manquez pas de respect à vos parents. Regardez bien tous ces fils brillants de la race noire qui ont fait du pays des Yoruba leur patrie, et qui portent le costume traditionnel pour bien montrer qu'ils sont soumis à leurs ancêtres. Certains portent le costume des Ogboni (une société de culte) pour bien montrer qu'ils se soumettent à leur pays, le Nigéria.* (Fágúnwà : 1968 p.105) »

On sent ici affleurer un discours nationaliste et yoruba ; une lecture superficielle ne doit pas nous conduire à opposer dans ces textes la culture yoruba à une culture nigériane en construction. On peut parler ici de la contribution du tribalisme au nationalisme, comme l'a fait Richard Sklar. Pour un traditionaliste il n'y a pas de yoruba : il n'y a que des Ègbá, des jèbu, des Oyo etc. Le concept de yoruba, largement utilisé par Fágúnwà n'a de sens que dans une conception politique qui prend en compte la nouvelle réalité étatique nigériane. La littérature yoruba telle que la conçoit Fágúnwà, et telle qu'elle est encore aujourd'hui, est une littérature de construction nationale et pas seulement une expression minoritaire. D'où évidemment sa place toute trouvée dans une politique scolaire nationale, c'est-à-dire étatique.

La veine d'un romanesque de fantaisie, pénètre de souci pédagogique, qui est celle de Fágúnwà a cédé la place à une nouvelle génération d'écrivains. Ainsi au programme des années 1984-1986 du Wasc niveau A, nous trouvons outre un roman de Fágúnwà, qui demeure le classique des classiques, un roman d'Akín Sòlà. Ce dernier, professeur à Ifé, critique pénétrant, représente sans doute la nouvelle génération, soucieuse de renouveler le genre et la thématique. Il écrit des pièces de théâtre, qui ont déjà fréquemment eu les honneurs du programme, dans lesquelles il

aborde des thèmes différents du néo-traditionalisme de Duro Ladipo. Au lieu d'un retour dans un passé mythique, et d'une grandeur « opératique », si typique de Ladipo, Akín Sòlá écrit des drames historiques dans lesquels il aborde des questions qui font du peuple un véritable acteur de l'histoire. Ainsi *Efúnsetán Aníwùrà* est l'histoire de la présidente des revendeuses d'Ibadan à l'époque précoloniale, femme d'une énergie et d'une cruauté remarquables, finalement mise à mort par le bon peuple, après qu'elle ait fait décapiter l'amant d'une de ses esclaves. Chez Sòlá les hommes ne sont pas toujours les chefs, et les chefs n'ont pas toujours raison. La pièce a connu un grand succès : quatre éditions sont sorties de 1970 à 1980 ; elle a même été adaptée à l'écran et le film de B. Bello, qui porte le nom de la pièce a été distingué par une mention au Festival des Trois Continents à Nantes en 1982.

Le monde de Sòlá n'est plus un monde de fantaisie, comme celui de Fágúnwà, ou un monde mythique comme celui de Ladipo : c'est un monde historique, dans lequel l'histoire a de nombreux acteurs, y compris des acteurs populaires. Il correspond sans doute à la montée d'un nouveau public, de tous ces étudiants qui choisissent le yoruba à leurs divers examens et qui viennent l'étudier à l'université.

Une nouvelle écriture réaliste est sans doute en train de naître dans la prose : elle a pour décor la ville et pour modèle le roman policier. Elle fait fonctionner ce que Calvino appelle la « machine-littérature », mais elle la fait fonctionner en yoruba. Il se produit donc une diversification des genres de la prose, et la naissance d'une poésie écrite, c'est-à-dire d'une écriture vraiment expérimentale, utilisant toutes les ressources de la langue.

Nous ne sommes évidemment pas compétent pour en traiter, mais nous noterons qu'est parue une étude et une édition critique en deux volumes de la poésie de Fálétí (Olátúnjí : 1982). Il existe donc aujourd'hui un méta-langage critique qui surmonte les difficultés signalées par A. Bamgbose en 1968, à propos justement de la poésie écrite, dont le concept posait des

problèmes de traduction : fallait-il insister sur le rythme, sur le contenu, sur la disposition graphique, sur un mélange de ces divers critères ? (Bamgbose : 1982, p.9).

L'exemple du yoruba dans l'avenir des langues africaines

Il y a donc aujourd'hui des écrivains yoruba ; ils ont leur société, leurs congrès, leurs revues. Ils publient des livres qui sont mis au programme des examens et qui sont donc lus. Ces livres ne sont que rarement traduits. Tant que les études yoruba ne se font pas uniquement en yoruba, il existe cependant une critique littéraire en anglais sur la littérature yoruba. A. Bamgbose nous a donné en 1974 une monographie sur Fágúnwà, qui est un modèle de clarté et constitue aujourd'hui un texte de référence sur cet auteur. Les publications du département de langues et de littératures africaines de l'Université d'Ifé comprennent sous la signature d'A. Sòlá, d'O. Yai, des articles que nous avons utilisés dans ce travail. Il existe toute une production intellectuelle en yoruba et sur le yoruba, qui fait dire à Albert Gérard que « *nulle part en Afrique l'étude historique et l'évaluation critique de la littérature en langue locale n'ont été poursuivies avec autant d'énergie et d'efficacité que dans l'intelligentsia yoruba* » (Gérard : 1981, p.259).

Il existe donc une véritable production littéraire en yoruba et pas seulement un service d'alphabétisation ou de production de manuels scolaires. Ces deux types d'activité sont éminemment utiles, mais il nous faut bien voir la nouveauté radicale de ce qui nous est proposé avec la littérature yoruba moderne. Nous savons les facteurs qui ont contribué à ce résultat : une évangélisation ancienne, un choix heureux de la variété dialectale qui sert de base à la variété standard, un dynamisme économique et politique, une volonté de nationalisme pan-yoruba, qui fait admettre aux locuteurs que l'usage d'une variété graphique standardisée vaut bien le

sacrifice de quelques variantes dialectales.

Certes des situations en partie analogues existent en Afrique de l'Ouest, par exemple au Ghana, où akan et ewe peuvent eux-aussi présenter des communautés linguistiques unies par un standard unique ou, pour l'akan, en voie de l'être, puisque les graphies fanti et twi son admises au Wasc. La malheureuse situation économique du Ghana a en partie bloqué la production de livres, et mis au chômage les écrivains. Mais nous sommes cependant loin du dynamisme yoruba, bien que pour chacune de ces littératures, akan et ewe, existe la possibilité d'une option au niveau avancé du Wasc. Dans toutes ces littératures au programme il existe un marché captif de lecteurs, les futurs candidats. C'est l'assurance d'un public, mais n'est-ce pas une contrainte ? L'exemple de la littérature yoruba nous suggère quelques réflexions à plus long terme.

Il faut tout d'abord nous défaire de l'image négative suggérée par l'idée d'une littérature scolaire : il ne s'agit pas de textes pour l'école primaire, mais bien, pour le lycée, qui se trouvent en concurrence, par exemple, avec une bonne partie de la littérature africaine en langues européennes, notamment la série « African writer » de chez Heinemann. La lecture de Ladipo, de Fágúnwà, ou de Sòlá nous assure que nous avons affaire à des artistes de qualité. C'est bien pour cela qu'ils sont adaptés et ont de l'influence. Abiola Irele, dans un article essentiel pour notre propos, et portant sur la tradition et l'écrivain yoruba, montre que le véritable sens de la tradition se nourrit de la création vivante. Ainsi Soyinka, et, on l'a trop peu remarqué, a beaucoup pris, dans *A dance of the forest* en particulier, à l'univers de Fágúnwà, tout comme Tutuola, dont les emprunts ont été mieux identifiés. Mais croit-on qu'un romancier et qu'un esprit médiocre influenceraient à ce point deux écrivains de la taille de Tutuola et de Soyinka ? Le plus remarquable est la continuité qui s'observe entre l'univers de la forêt de Fágúnwà, celui de la forêt de Tutuola et la forêt de Soyinka. Un même univers mythique, mais traversé de hé-

ros bien différents, tous hardis et plein d'humour à la manière des chasseurs yoruba !

La littérature yoruba mérite que l'on s'intéresse à elle pour sa valeur propre. Elle existe et continuera à se développer parce qu'elle est appuyée sur des institutions comme l'office du baccalauréat ouest-africain, des universités et des maisons d'édition. Comme toute littérature, elle est, comme le montre J. Dubois, une institution, appuyée, relayée par tout un ensemble d'organismes. Mais si nous considérons la littérature yoruba à la lumière de la théorie sociologique de la littérature, nous ne pouvons manquer de noter quelques traits particuliers. Toute littérature constitue un terrain de références communes, un champ littéraire, à l'intérieur duquel se produisent des processus de différenciation entre ce que P. Bourdieu appelle le champ de la production restreinte et le champ de la grande production. En termes plus simples, la littérature vit des échanges entre une écriture expérimentale et une écriture populaire. Or, appuyée sur les universités, surveillée par le système éducatif, évaluée par des instances spécifiques, l'écriture yoruba a beau avoir un marché captif de plusieurs dizaines de milliers d'élèves chaque année, elle n'en demeure pas moins en partie expérimentale. Le champ de la grande production, de la littérature vraiment largement diffusée, n'est pas encore le domaine de l'imprimé yoruba. Il n'existe que peu de grande presse en yoruba, et de littérature de gare routière, ana-

logue à celle d'Onitsha. Certes, il existe bien une série de photo-romans qui reprend les scénarios des pièces de théâtre populaire yoruba à la mode, mais cela n'est pas suffisant, même si ce n'est pas négligeable.

Le champ de la grande production est encore oral, ou investi par des ouvrages populaires en anglais. L'institutionnalisation de la littérature risque donc de se heurter à la structure particulière du champ, qui demeure trop restreint. A trop rester produite par des professeurs, des linguistes, des intellectuels, à n'être lue que par des lycéens et des étudiants, la littérature yoruba risque de ne pas se renouveler, de s'étioler. Des phénomènes comme l'intégration au corpus des œuvres écrites de textes d'abord diffusés oralement comme ceux de Duro Ladipo sont des exemples de ce qu'il faudrait faire, tout en sachant bien que de telles actions ne peuvent être le fruit de l'action d'un ministère, mais résulter d'une vie intellectuelle et culturelle riche et variée.

Tout cela ne peut manquer de nous suggérer quelques réflexions pessimistes pour les autres langues. L'effort déployé au Nigéria, – celui des Yoruba en particulier –, est ancien et important ; or il ne réussit qu'à grand peine à imposer une littérature et ne semble pas aboutir à une production de masse. Une telle littérature africaine a une histoire et un avenir ; elle est le produit d'une pression continue pour imposer la promotion d'une langue appuyée sur le capital d'un siècle

de travail et de réflexion sur cette langue. Comment imaginer qu'il pourra en être rapidement de même dans les langues promues au rang de langues nationales, comme le Fon au Bénin, ou même le Lingala au Zaïre ?

Peut-on espérer que leur situation sera au siècle prochain – dans vingt ans – celle du yoruba aujourd'hui ? Peut-on raisonnablement espérer qu'elle sera meilleure que celle du yoruba ?

Nous le souhaitons, pour l'enrichissement du patrimoine culturel de l'humanité, dont la richesse tient à la diversité, mais nous avons de très sérieuses inquiétudes. Il nous semble que dans toutes les langues que nous venons de citer, et plus généralement dans toutes celles que les politiques linguistiques ont récemment promues au rang de langues nationales, l'usage créateur de la langue, qui produit l'écriture littéraire, aura bien des difficultés à imposer une institutionnalisation de la littérature, c'est-à-dire à dégager le champ de références communes qui donne sens à une écriture expérimentale.

Il faut faire au moins aussi bien que les Yoruba, pour avoir quelque chance de survivre en tant que langue littéraire, c'est à dire, comme le note Edouard Glissant, en tant que langue tout court. Il faut donc connaître l'exemple des Yoruba, leurs difficultés, mais aussi leurs réussites ; pour cela il faut les lire et les traduire. Ils apportent une contribution essentielle au débat sur l'avenir des langues africaines.

Alain Ricard

C.N.R.S.

(cf la bibliographie de cet article page 88)

Il y a vingt ans déjà que Herbert Mc Luhan a montré comment toute modification du médium induit des modifications correspondantes dans le message. Il y a une différence qualitative entre une culture du manuscrit et une culture du mot imprimé. Dans le domaine spécifiquement littéraire, c'est largement à cause de l'imprimerie que le récit court est devenu un genre mineur et que le roman (récit long en prose) a pris la place d'honneur qui revint pendant les siècles à l'épopée (récit long en vers). Du reste, le roman est lié, comme l'imprimerie, à la prédominance d'une société bourgeoise, de la même manière que l'épopée exprime les valeurs et les goûts d'une société héroïco-aristocratique. Le romancier est privé de l'appui mnémotechnique que les rythmes du vers apportent au compositeur épique. En revanche, la stabilité de l'écrit lui permet d'organiser à l'aise un récit long et complexe. L'histoire du roman européen montre que la maîtrise de ces procédés narratifs nouveaux ne s'acquiert qu'après une pratique intensive par plusieurs générations d'écrivains.

Albert Gerard

Problématique de l'enseignement littéraire africain

Le malaise concernant l'enseignement et la recherche est visible en Afrique comme en Europe. L'étude des actes du colloque qui s'est tenu à l'Université Marien NGouabi de Brazzaville les 23 et 24 janvier 1981 est révélateur à cet égard *. Il s'agissait de « L'Enseignement des littératures africaines à l'université et (des) problèmes qu'il pose : finalité, corpus, pédagogie, méthodes critiques ». Les orateurs étaient des universitaires africains et des Français enseignant en Afrique. Les interventions parfois virulentes des étudiants, des écrivains et du public dans les débats ont constamment posé le problème de l'adéquation de la littérature africaine et de la pratique pédagogique aux réalités de l'Afrique moderne. On y voit sur le vif comment les questions épistémologiques et l'organisation de la recherche sont liées à la crise de l'enseignement de la littérature africaine. Les termes du débat sont posés dans le rapport introductif de M. Eloi Dacy : « Enseigner quoi ? Enseigner comment ? Quelles

perspectives méthodologiques peuvent rendre compte du fait littéraire africain ? » (pp.13-16). A la recherche d'une « stratégie de lecture du texte africain » dans l'enseignement, les participants essayent de définir « les limites de l'application des différentes critiques d'Occident, à la littérature africaine ». Ils cherchent à se dégager d'un « comparatisme hâtif » et endémique qui inscrit l'œuvre africaine dans les courants littéraires européens. Est également rejetée la « conception hiérarchisée et répressive de l'enseignement traditionnel français » accusé d'inciter à l'admiration de modèles extérieurs. Un corpus d'enseignement réduit aux auteurs publiés et reconnus entraîne une production de stéréotypes. Il faudrait donc faire une plus large place aux littératures orales et à la littérature qui est en train de se faire, quitte à modifier le système des valeurs.

Les déséquilibres de la critique se répercutent dans l'enseignement qui condition-

ne à son tour l'écriture. Des écrivains exophones ont été interpellés par les étudiants au cours du colloque de Brazzaville ; ils étaient accusés de faire « une littérature à genoux » foncièrement extravertie. Le procès de l'enseignement de la littérature africaine en Afrique s'entend ainsi à tout le système littéraire.

On ne peut pas dire que tout aille pour le mieux dans l'enseignement des littératures africaines en France non plus. On ne cesse de déplorer le caractère répétitif, thématique, vaguement sociologique d'un trop grand nombre de travaux universitaires. D'aucuns s'inquiètent de la complaisance de certains jurys qui accordent les plus hautes distinctions à des thèses africaines qui n'apportent pas de contribution remarquable à la connaissance des littératures africaines. S'il s'agissait d'un procédé quelque peu condescendant pour masquer les insuffisances de l'enseignement africaniste, ce ne serait pas un bien grand service qui serait ainsi rendu

à l'Université française : elle y compromettrait non seulement sa réputation, mais aussi sa capacité de formation. Le problème n'est peut-être pas général, mais l'accusation est suffisamment grave pour qu'on s'interroge sur l'aboutissement de la recherche, à savoir sur l'enseignement africaniste qui est dispensé dans les formations de base, et en aval sur la reproduction des carences européennes dans les systèmes éducatifs africains.

Jean-Marie Grassin
Université de Limoges
Société Française
de Littérature
générale et comparée

* *L'Enseignement des littératures africaines... Colloque organisé par le Département de Littérature et civilisation africaines... (Brazzaville : Université Marien NGouabi, 1982, 83 p, série « Colloques de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines ».)*

NOUVELLES DE L'AFRIQUE DE LANGUE PORTUGAISE

La société française des lusitanistes de l'Enseignement Supérieur (Sfls) et l'Association pour le Développement des Etudes Portugaises Brésiliennes de l'Afrique et de l'Asie Lusophone (Adepba) ont organisé les 11, 12 et 13 mai, les premières « Assises du Portugais en France ». S'agissant de l'Afrique, le but de ces « Assises » était de contribuer à l'enrichissement des relations de tous ordres entre la France et les pays concernés : Angola, Cap-Vert, Guinée-Bissau, Mozambique, S. Tomé et Principe, qui sont des pays de langue portugaise.

Il a été souhaité que les études sur les cultures et les littératures africaines soient développées dans les universités où est enseigné le portugais. Les universitaires, les représentants des Ministères (Education Nationale, Relations Extérieures, Coopération), les enseignants des

grandes écoles, les responsables d'organismes de recherche comme l'Orstom, l'Iledes, l'Ehesse, d'Ong, comme l'Irled notamment, ont confronté leurs expériences et étudié les modalités d'un travail en commun pour une plus grande efficacité dans les actions de coopération et de développement avec les pays africains de langue portugaise.

Des programmes de formation en langue portugaise et en civilisation des pays africains de langue portugaise devront être élaborés pour répondre aux besoins des organismes officiels et des Ong, impliqués dans des actions de développement et de coopération.

L'Orstom s'est montré disposé à étudier les modalités d'accueil des chercheurs issus de l'Université qui travaillent dans les pays africains de langue portugaise. Les universités seront sollicitées

pour une aide technique dans le domaine de la traduction et de la mise au point de documents de travail en portugais par les organismes de recherche.

Il semble que les échanges entre la France, le Cap-Vert, la Guinée Bissau, Sao Tomé, l'Angola et le Mozambique seront renforcés et facilités par ces nouvelles perspectives de coopération entre universitaires, Ministères, Organismes publics ou privés de recherche, Ong, et entreprises.

Les Actes des Assises du Portugais en France doivent être publiés à la fin 1984.

Le 2 juillet 1984 a été soutenu à Rennes (Université de Haute Bretagne) un Doctorat d'Etat sur l'Afrique d'expression portugaise, au sens large du terme, puisque les travaux portaient sur le patrimoine linguistique et culturel de la Guinée-Bissau et son expression en créole.

Dans le secteur des lettres c'est peut-être le premier travail universitaire d'ensemble portant sur une nation de langue portugaise en Afrique. Le titre de la thèse était : *Le créole de Guinée-Bissau, philosophie et sagesse* (trois volumes dont un volume de glossaire). Le travail était présenté par M. Benjamin Pinto Bull, maître-assistant à la Faculté des lettres de Dakar.

Le 30 juin 1984 a été créée l'Association Internationale des Lusitanistes (Président M. Le Professeur Lawton, Université de Poitiers) Cette association rassemble ceux qui, notamment dans le secteur africain, s'intéressent au domaine de la langue portugaise.

Jean Michel Massa
Université de Haute Bretagne